

« Un cœur à cœur avec Dieu »

Ce texte a été écrit pendant le temps de confinement, à la troisième semaine. Peut-on vraiment être franciscain au temps du coronavirus, s'interroge l'auteur ?

Je pense à saint François confiné. Confiné de force dans les geôles de Pérouse, étonnant ses compagnons de détention par sa gaité et sa confiance, plaisantant là où tous broient du noir, seul à briser la stigmatisation de l'un des détenus rejeté par tous les autres. Je pense à François confiné dans l'humidité et la promiscuité de ce cachot, prenant soudain conscience de la vanité des honneurs et des richesses, constatant, comme l'avait fait le prophète Daniel en pleine crise de son peuple humilié, qu'*« il n'est plus, en ce temps, ni prince, ni chef, ni prophète »*¹ : nous sommes tous au même niveau dans l'épreuve ! Je pense aux leçons qu'il tira de cette longue période d'adversité, dont il sortit malade, mais en voie de conversion profonde.

Je pense à François confiné quelques années plus tard, non plus malgré lui mais de son plein gré, de son plein désir de rencontrer le Seigneur dans l'anfractuosité de ces failles qu'il affectionnait, dans ces contours cachés des rochers de l'Ombrie, dans ces grottes où, solitaire, il vivait un cœur à cœur avec Dieu que peut-être nous pouvons redécouvrir aujourd'hui dans nos isolements respectifs.

Je pense à François serviteur et, si l'on peut dire, personnel soignant, partageant son temps entre ces prières solitaires et le soin des lépreux, allant au-devant d'eux malgré les risques insensés de contagion

qu'ils présentent, extirpant le pus, détachant les chairs nécrosées malgré la répugnance qu'ils lui inspiraient avant que l'Esprit le mène vers eux. Je pense au meilleur et au pire des attitudes humaines. Le meilleur, avec ces équipes de soignants qui, dans les hôpitaux, donnent leur vie pour faire face à l'épidémie, avec le personnel des EHPAD qui fait tout ce qu'il peut pour protéger les personnes âgées ; le pire, avec ces messages de défiance et d'antipathie que ces mêmes soignants reçoivent aujourd'hui, considérés parfois comme des lépreux eux-mêmes, ou encore avec ces vols insensés de matériel, masques, respirateurs, dans les établissements sanitaires.

Je pense à François, luttant toute sa vie contre le virus ravageur de la haine. Je l'imagine aujourd'hui pris d'une tristesse infinie devant tout ce qu'Internet – au demeurant d'un grand secours, globalement, dans la période actuelle – déverse de propos vengeurs sur les uns et les autres, plus ardents à débusquer des culpabilités qu'à faire montre de solidarité. François, qui sut apaiser le loup et les brigands en les appelant frères, réconcilier des ennemis aussi farouches que le podestat et l'évêque d'Assise, François qui ouvrait et concluait toutes ses homélies par le souhait de la paix, François peut nous aider aujourd'hui, oui, à nous garder de

¹ Daniel 3, 38.

paroles d'opprobre sur la gestion de la crise, alors que ce n'est vraiment pas le moment, et à leur préférer mille fois des paroles d'encouragement.

Je pense au regard d'amour de François pour ses frères, à la suite d'un Jésus glorifiant son Père de s'être révélé d'abord aux plus petits. Je pense à cet avertissement, dans Matthieu 20, 16 : «*Les derniers seront les premiers et les premiers seront les derniers.*» Étrange renversement des regards sur nos métiers que celui qui se produit actuellement. Plus que jamais nous sommes dépendants des professions médicales et paramédicales, mais aussi de toutes ces personnes – caissiers, livreurs, transporteurs routiers, éboueurs... – si mal considérées et si mal rémunérées dans notre société d'inégalité profonde. Les derniers deviennent les premiers acteurs de notre survie.

Enfin, je pense à nous, à la famille franciscaine, qui tentons, parfois avec beaucoup de mal, de suivre la feuille de route de François d'Assise. Mais peut-on vraiment être franciscain au temps du coronavirus ?

Plus que jamais ! Nous voilà tous en pleine traversée du désert mais, de même que la Bible nous enseigne qu'il n'est pas temps de récriminer et que Dieu ne nous abandonne pas, notre devoir de franciscains aujourd'hui, n'est-il pas précisément... de vivre en franciscains ?

Espérer d'abord et, aussi étrange que cela puisse paraître d'avancer cela au moment où j'écris, s'émerveiller. Mais s'émerveiller n'est pas affaire de petits oiseaux et de contemplation béate.

S'émerveiller de la grandeur de Dieu. S'émerveiller du sacrifice des soignants qui



acceptent des horaires inhumains, et aussi de ces mille initiatives solidaires, de ces mille gestes d'entraide que la crise actuelle fait éclore, de tous ces volontaires, jeunes et moins jeunes, qui vont prêter main-forte aux soignants et aux agriculteurs.

Souvenons-nous aussi de François, tellement malade, dictant à la fin de sa vie un *Cantique des créatures* dans lequel il louait un frère Soleil qu'aveugle, il ne pouvait même pas voir. Souvenons-nous de ce moment sidérant de la déportation du frère Éloi Leclerc, où s'élève ce même *Cantique* de la bouche de quelques frères franciscains entourant l'un des leurs en train de mourir dans l'horreur d'un wagon à bestiaux menant d'un camp nazi à l'autre. Loué sois-tu, Seigneur, oui, même dans ces circonstances extrêmes parce que tu ne nous abandonnes pas, parce que tu accueilles tout être humain, mort ou vivant, dans ton immense amour.

Ainsi nous voilà tous au défi de mettre en œuvre, dans un esprit de paix, le quadrilatère des vertus franciscaines : humilité, pauvreté, minorité, fraternité.

Humilité, parce que beaucoup de nos certitudes sont mises à mal aujourd'hui. Parce que nous voyons les limites de ce que nous croyions savoir, parce qu'il nous faut, plus que jamais, être «*humbles et soumis à tous*», ne pas fanfaronner en bravant les consignes et en nous disant que nous en avons vu d'autres, que nous n'allons pas nous empêcher de faire notre jogging si ça nous chante, que la liberté, quand même...

Pauvreté, parce que ce moment nous apprend comment vivre avec moins, comment être plus économes de tout, comment nous contenter de ce que nous avons. Je n'ignore pas, évidemment, que les hommes et les femmes vivant déjà dans la grande pauvreté peuvent lire ces lignes avec ironie! Un ami suisse, impliqué dans ATD Quart Monde, me disait récemment que, appelant au téléphone un militant du mouvement pour prendre des nouvelles de sa santé en cette période d'épidémie, il s'est entendu dire : «De quelle santé parles-tu? De celle que les galères de ma vie ont déjà détruite ou du fameux virus?» Puissent au moins les privations temporaires que nous pouvons subir nous ouvrir les yeux sur ceux qui ne vivent «que» des privations.

Minorité, parce que la compétition n'est plus de mise, parce que, comme nous le demandait François, nul ne doit dominer ses frères. On peut observer que l'enjeu sanitaire renverse radicalement les règles économiques classiques. Alors que la compétition économique suppose souvent que je ne gagne que si l'autre perd, en matière de santé, à l'inverse, je ne gagne que si l'autre gagne.

Au fond, ce que beaucoup d'entre nous attendent depuis si longtemps – un ralentissement de la course au profit,

une prise de conscience des enjeux écologiques, une sobriété heureuse – se produit, ou est sur le point de se produire sous nos yeux. La crise sanitaire : une invitation à sortir d'un monde où dominant les puissances financières, à vivre autrement.

Fraternité enfin. Plus que jamais, me semble-t-il, s'applique le dicton brésilien : «*Plus nous sommes, plus je suis.*» L'interdiction de circuler limite, certes, nos possibilités de gestes solidaires en direct, mais le téléphone, les dispositifs de communication collective comme WhatsApp, FaceTime, Internet, tous ces progrès tellement contestés, critiqués comme accentuant l'individualisme, peuvent se révéler bien au contraire des moyens précieux pour rompre l'isolement et renforcer le sentiment de fraternité.

Si nous n'étions franciscains que lorsque tout va bien, le serions-nous vraiment? Nous avons à prier le Seigneur pour que cette crise du Covid-19 s'éloigne le plus vite possible, épargne autant que possible les plus fragiles, mais à prier aussi pour que nous sachions en tirer les leçons et avancer, en artisans de paix, vers cette société que notre pape François appelait de ses vœux dans *Laudato si'* : «*Faisons en sorte que notre époque soit reconnue dans l'histoire comme celle de l'éveil d'une nouvelle forme d'hommage à la vie, d'une ferme résolution d'atteindre la durabilité, de l'accélération de la lutte pour la justice et la paix*² [...]» ■

■ Michel Sauquet
Paris (75)

² Pape François, encyclique *Laudato si'* (2017). Citation de la Charte de la Terre, La Haye, 29 juin 2000.